U d'/of OTTAWA
39003002188182
PQ
1831
.R6
1869

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/observationssurl00roch

OBSERVATIONS

SUR LE

FESTIN DE PIERRE

COLLECTION MOLIÈRESQUE

TIRÉE A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SEULEMENT :

96 sur papier de Hollande
et 4 sur papier de Chine
plus deux sur peau vélin.

N° 2.

GENÈVE. — IMPRIMERIE A. BLANCHARD.

OBSERVATIONS

SUR

LE FESTIN DE PIERRE

PAR DE ROCHEMONT

ET

RÉPONSES AUX OBSERVATIONS

RÉIMPRESSIONS TEXTUELLES DES ÉDITIONS ORIGINALES DE PARIS, 1665; PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

par le bibliophile JACOB

GENÈVE

CHEZ J. GAY ET FILS, ÉDITEURS

1869

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1831
.R6
1869

NOTICE

POUR LES

OBSERVATIONS

SUR

LE FESTIN DE PIERRE

Dans une note du Catalogue Soleinne (t. V, p. 101), nous faisions remarquer que les deux Réponses anonymes aux *Observations* sur le Festin de Pierre, sont beaucoup plus rares que l'opuscule qui leur a donné naissance. En effet, elles n'ont été imprimées qu'une seule fois, tandis que M. Taschereau a pu constater que les *Observations* eurent au moins trois éditions, chacune de 48 pages et de format petit in-12. La première, (*Paris, N. Pepingué, 1665*) a dû paraître sans titre, sans privilége du roi, avec une permission tacite, car on trouve, à la fin, un permis d'imprimer, daté du 8 avril 1665, et signé par le *Baillif du Palais*. Une seconde

édition [illegible]ez semblable à la première, porte sur son titre le nom de l'auteur et l'adresse du libraire *Pepingué*; elle est accompagnée d'un privilége du roi, en date du 10 mai 1665, dans lequel l'auteur est désigné par ces initiales *B. A. sieur de Rochemont.* Il y a, de cette édition, une contrefaçon faite à Rouen. La troisième édition, dont le permis d'imprimer est aussi du 10 mai 1665, signé d'Aubray, porte au titre : *sur l'imprimé*, avant le nom du libraire.

M. Taschereau, qui a recueilli le premier ces renseignements bibliographiques, eût bien fait d'y ajouter que cette pièce, publiée d'abord sans privilége du roi, avec un simple permis d'imprimer délivré par le Baillif du Palais, avait été imprimée certainement dans l'enceinte même du Palais, en vertu des franchises et des priviléges attachés à tout ce qui ressortissait de la juridiction du *baillif* du Palais. Le sieur de Rochemont était-il un avocat au parlement, comme le dit le privilége? C'était, dans tous les cas, un personnage considérable et puissant; on le devine au ton protecteur qu'il prend avec Molière,

comme au ton mesuré et poli que le défenseur de Molière affecte de conserver dans sa double réponse, car les deux Réponses sortent évidemment de la même plume.

« Ces deux Réponses, disions-nous dans le Catalogue Soleinne, la première surtout, offrent presque toujours le cachet du style de Molière, ce cachet si net et si tranché qu'on reconnaît au mouvement de la phrase, à l'emploi du mot propre, à certains termes d'affection, à certaines tournures d'habitude; c'est déclarer, ajoutions-nous, que ces opuscules, non moins remarquables par la pensée que par l'expression, ont été écrits, du moins en partie, par Molière lui-même, qui les a fait paraître chez son libraire ordinaire, Gabriel Quinet. » Nous aurions pu ajouter, en outre, qu'on y trouve, à chaque ligne, comme dans la prose de Molière, des vers blancs, de dix et douze syllabes, admirablement jetés en moule et d'une excellente facture. Or, il n'y a que Molière, à cette époque, qui ait semé ainsi des vers dans sa prose.

Le sieur de Rochemont n'est pas connu; sa personnalité, si elle est réelle, a échappé

entièrement aux recherches obstinées de Beffara et de M. Taschereau. L'auteur de la *Réponse aux Observations* s'adresse à cet antagoniste anonyme, en l'appelant *cher écrivain*, et il reconnaît que ce critique dévot avait la réputation « d'être fort habile homme et plein d'esprit. » Le sieur de Rochemont, il faut l'avouer, écrit dans un style élégant et correct, qui n'a rien de la verbosité pédantesque du barreau de ce temps-là, mais qui sentirait plutôt son homme d'Eglise. Ainsi, nous aimerions à le retrouver, vingt-trois ans plus tard, sous le nom de l'abbé Hébert de Rocmont, auteur d'un opuscule intitulé : *La Gloire de Louis-le-Grand dans les missions étrangères* (Paris, Coustelier, 1688, in-12.)

Quoi qu'il en soit, les *Observations* du sieur de Rochemont sont dirigées autant contre le *Tartuffe* que contre le *Festin de Pierre*. Le *Tartuffe*, dont les trois premiers actes avaient été joués devant la cour aux Fêtes de Versailles, dans le mois de mai 1664, était toujours frappé d'interdiction ; les dévots s'agitaient avec un redoublement de fureur, pour perdre Molière dans l'esprit du roi et pour em-

pêcher sa comédie de paraître jamais. Molière, de son côté, ne renonçait pas à faire représenter le *Tartuffe*, avec l'autorisation de Louis XIV. Ce fut pour en venir à ce résultat, qu'il composa le *Festin de Pierre*. Les historiens n'ont pas compris qu'il avait espéré désarmer la cabale des Tartuffes, en faisant lui-même le procès aux athées, en montrant sur la scène la punition de Don Juan. Au reste, les athées, que Molière faisait brûler dans les feux de l'enfer en plein théâtre, n'étaient pas toujours à l'abri du feu en ce monde, car, trois ans seulement avant la première représentation du *Festin de Pierre*, le poëte Claude Le Petit, que Molière avait pu connaître, était condamné à mort, comme athée et auteur de vers impies, et montait sur le bûcher en place de Grève.

C'était là le sort que les ennemis de Molière eussent voulu lui réserver. Le *Festin de Pierre* manqua son but et ne fit qu'exaspérer davantage la colère des dévots, au lieu de l'apaiser. On accusa Molière d'avoir cherché à réhabiliter l'athée, en donnant au personnage de Don Juan les dehors d'un

honnête homme, c'est-à-dire d'un homme du monde, et l'immense succès de cette comédie, qui eut de suite plus de 40 représentations très-suivies, rendit plus difficile l'apparition du *Tartuffe* au théâtre. On accusa hautement Molière d'avoir voulu s'attaquer ouvertement aux dogmes de la religion, en traduisant les choses saintes sur les tréteaux. Le déchaînement fut tel. qu'il n'osa pas demander un privilége pour faire imprimer sa comédie représentée, qui ne parut qu'après sa mort.

La première représentation du *Festin de Pierre* avait eu lieu le 15 février 1665, et six semaines après, le sieur de Rochemont livrait à la publicité ses *Observations* malveillantes sur cette comédie, dont il n'arrêta pas la vogue. Mais il ne s'en prenait au *Festin de Pierre*, que pour avoir un prétexte de se déchaîner contre *Tartuffe*, et cette dernière pièce, que l'auteur des deux Réponses affecte de nommer *Tartufle*, comme pour faire allusion à la célèbre anecdote des *Tartuffoli*, devient le principal objet des deux Réponses aux *Observations*, qui n'avaient

parlé qu'incidemment du *Tartuffe*, pour avoir un prétexte de qualifier Molière de *démon incarné.*

Selon l'opinion des meilleurs critiques, le sieur de Rochemont, que l'auteur de la *Lettre en réponse aux Observations* appelle le *Bras droit des Tartufles*, pouvait bien avoir été avocat au parlement, mais il était alors curé d'une paroisse de Paris.

P.-L. Jacob, *bibliophile.*

OBSERVATIONS

SUR UNE COMEDIE DE MOLIERE

INTITULÉE

LE FESTIN DE PIERRE

PAR LE SIEUR DE ROCHEMONT

SUR L'IMPRIMÉ

A PARIS

CHEZ N. PEPINGUÉ

à l'entrée de la rue de la Huchette, et en sa boutique,
au premier pilier de la grande salle du Palais,
vis-à-vis les Consultations, au Soleil d'Or.

M DC LXV

Avec permission

OBSERVATIONS

SUR UNE COMEDIE DE MOLIERE

INTITULÉE

LE FESTIN DE PIERRE

Il faut avoüer qu'il est bien difficile de plaire à tout le monde, et qu'un homme qui s'expose en public, est sujet à de fascheuses rencontres; il peut compter autant de Juges et de Censeurs, qu'il a d'Auditeurs et de Temoins de ses actions ; et parmy cette foule de Juges, il y en a si peu d'equitables et de bien sensez, qu'il est souvent necessaire de se rendre justice soy-mesme et de travailler plustost à se satisfaire, qu'à contenter les autres. Il faut prendre garde, neantmoins, de ne point tomber en deux deffauts egalement blamables ; car s'il n'est pas à propos de deferer à toutes sortes de jugemens, il n'est pas raisonnable aussi de rejetter toutes sortes d'avis ; et principalement quand ils partent d'un bon principe, et qu'ils sont appuyez

du sentiment des Sages, qui sont seuls capables de distribuer dans le monde la veritable gloire. C'est ce qui fait esperer que Moliere recevra ces observations, d'autant plus volontiers que la passion et l'interest n'y ont point de part. Ce n'est pas un dessein formé de luy nuire, mais un desir de le servir; on n'en veut pas à sa personne, mais à son Athée; l'on ne porte point envie à son gain ny à sa reputation; ce n'est pas un sentiment particulier, c'est celui de tous les gens de bien, et il ne doit pas trouver mauvais que l'on defende publiquement les interests de Dieu, qu'il attaque ouvertement, et qu'un Chrestien tesmoigne de la douleur en voyant le Theatre revolté contre l'Autel, la Farce aux prises avec l'Evangile, un Comédien qui se joue des Mysteres, et qui faict raillerie de ce qu'il y a de plus sainct et de plus sacré dans la Religion.

Il est vray qu'il y a quelque chose de galant dans les ouvrages de Moliere, et je serois bien fasché de lui ravir l'estime qu'il s'est acquise. Il faut tomber d'accord que s'il reussit mal à la Comedie, il a quelque talent pour la farce, et quoyqu'il n'ait ny les rencontres de Gaultier-Garguille, ny les impromptus de Turlupin, ny la bravoure du Capitan, ny la naïveté de Jodelet, ny la panse du Gros-Guillaume, ny la science du Docteur; il ne laisse pas de plaire quelque fois, et de divertir en son genre. Il parle passablement François, il traduit assez bien l'Italien, et ne copie pas mal les Autheurs; car il ne se pique pas d'avoir le don d'Invention ny le beau Genie de la Poesie, et ses Amis

avoüent librement que ses Pieces sont des *Jeux de Theatres, où le Comedien a plus de part que le Poete, et dont la beauté consiste presque toute dans l'action;* ce qui fait rire en sa bouche fait souvent pitié sur le papier, et l'on peut dire que ses Comedies ressemblent à ces femmes qui font peur en deshabillé, et qui ne laissent pas de plaire quand elles sont ajustées, ou à ces petites tailles, qui ayant quitté leurs patins ne sont plus qu'une partie d'elles-mesmes. Je laisse là ces Critiques qui trouvent à redire à sa voix et à ses gestes, et qui disent qu'il n'y a rien de naturel en lui, que ces postures sont contraintes et qu'à force d'etudier les grimaces il fait toujours la mesme chose; car il faut avoir plus d'indulgence pour des gens qui prennent peine à divertir le public, et c'est une espece d'injustice d'exiger d'un homme plus qu'il ne peut, et de luy demander des agrements que la nature ne luy a pas accordez; outre qu'il y a des choses qui ne veulent pas estre veues souvent, et il est necessaire que le temps en fasse perdre la memoire, afin qu'elles puissent plaire une seconde fois. Mais quand cela seroit vray, l'on ne pourroit denier que Molier e n'eust bien de l'adresse ou du bonheur de debiter avec tant de succez sa fausse monnoye, et de duper tout Paris avec de mauvaises pieces.

Voilà en peu de mots ce que l'on peut dire de plus obligeant et de plus avantageux pour Moliere, et certes, s'il n'eust joué que les Précieuses, et s'il n'en eust voulu qu'aux petits Pourpoints et aux grands Canons, il ne meriteroit pas une censure publique, et ne se seroit pas

attiré l'indignation de toutes les personnes de pieté; mais qui peut supporter la hardiesse d'un Farceur qui fait plaisanterie de la Religion, qui tient Escole du Libertinage, et qui rend la majesté de Dieu le jouet d'un Maistre et d'un Valet de Theatre, d'un Athée qui s'en rit, et d'un Valet plus impie que son Maistre qui en fait rire les autres.

Cette piece a fait tant de bruit dans Paris, elle a causé un scandale si public et tous les gens de bien en ont ressenty une si juste douleur, que c'est trahir visiblement la cause de Dieu, de se taire dans une occasion où sa Gloire est ouvertement attaquée, où la foy est exposée aux insultes d'un Bouffon qui fait commerce de ses Mysteres, et qui en prostitue la sainteté; où un Athée foudroyé en apparence, foudroye en effet et renverse tous les fondemens de la Religion, à la face du Louvre, dans la maison d'un Prince chrestien, à la veue de tant de sages Magistrats et si zelez pour les interests de Dieu, en derision de tant de bons pasteurs, que l'on fait passer pour des *Tartuffes* et dont l'on decrie artificieusement la conduite; mais principalement sous le Regne du plus Grand et du plus Religieux Monarque du Monde. Cependant que ce genereux Prince occupe tous ses soins à maintenir la Religion, Moliere travaille à la destruire; le Roy abat les Temples de l'Heresie et Moliere esleve des Autels à l'Impieté, et autant que la vertu du Prince s'efforce d'establir dans le cœur de ses subjets le Culte du vray Dieu par l'exemple de ses actions, autant l'humeur libertine de Mo-

liere tasche d'en ruiner la creance dans leurs esprits, par la licence de ses ouvrages.

Certes, il faut avoüer que Moliere est luy-mesme un Tartuffe achevé, et un veritable Hypocrite, et qu'il ressemble à ces Comediens, dont parle Seneque, qui corrompoient de son temps les mœurs sous pretexte de les reformer, et qui sous couleur de reprendre le vice, l'insinuoient adroitement dans les esprits, et ce Philosophe appelle ces sortes de gens des Pestes d'Estat, et les condamne au bannissement et aux supplices. Si le dessein de la Comédie est de corriger les hommes en les divertissant, le dessein de Moliere est de les perdre en les faisant rire; de mesme que ces serpens dont les piqueures mortelles repandent une fausse joye sur le visage de ceux qui en sont attteints. La naïfveté malicieuse de son Agnès a plus corrompu de vierges que les Escrits les plus licentieux; son Cocu imaginaire est une invention pour en faire de veritables, et plus de femmes se sont debauchées à son Escole, qu'il n'y en eut autrefois de perdues à l'Escole de ce Philosophe qui fut chassé d'Athenes, et qui se vantoit que personne ne sortoit chaste de sa leçon. Ceux qui ont la conduite des âmes, sçavent les desordres que ces Pieces causent dans les consciences, et faut-il s'estonner s'ils animent leur zele, et s'ils attaquent publiquement celuy qui en est l'Autheur, après l'experience de tant de funestes cheutes.

Toute la France a l'obligation à feu Monsieur le Cardinal de Richelieu d'avoir purifié la Comedie, et d'en avoir retranché ce qui pouvoit

choquer la pudeur, et blesser la chasteté des oreilles; il a reformé jusques aux habits et aux gestes de cette Courtisane, et peu s'en est fallu qu'il ne l'ait renduë scrupuleuse. Les Vierges et les Martyrs ont paru sur le Theatre et l'on faisoit couler insensiblement dans l'âme la pudeur et la Foy, avec le plaisir et la joye. Mais Moliere a ruiné tout ce que ce sage Politique avoit ordonné en faveur de la Comedie, et d'une fille vertueuse, il en a fait une hypocrite. Tout ce qu'elle avoit de mauvais avant ce grand Cardinal, c'est qu'elle estoit coquette et libertine; elle escoutoit tout indifferemment, et disoit de mesme tout ce qui lui venoit à la bouche; son air lascif et ses gestes dissolus rebutoient tous les gens d'honneur, et l'on n'eust pas veu en tout un siecle une honneste femme luy rendre visite. Moliere fait pis, il a deguisé cette coquette, et sous le voile de l'hypocrisie, il a caché ses *obscenitez* et ses malices; tantost il l'habille en religieuse, et la fait sortir d'un couvent : ce n'est pas pour garder plus estroitement ses vœux; tantost il la fait paroistre en paysanne, qui fait bonnement la reverence quand on lui parle d'amour; quelquefois c'est une innocente qui tourne par des equivoques estudiées l'esprit à de sales pensées, et Moliere, le fidele Interprete de sa naïfveté, tasche de faire comprendre par ses postures, ce que cette pauvre Niaise n'ose exprimer par ses paroles. Sa critique est un commentaire pire que le texte, et un supplement de malice à l'ingenuité de son Agnès, et confondant enfin l'hypocrisie avec l'impieté, il a levé le masque à sa fausse de-

vote, et l'a rendue publiquement impie et sacrilege.

Je sçay que l'on ne tombe pas tout d'un coup dans l'athéïsme: on ne descend que par degrez dans cet abysme; on n'y va que par une longue suitte de vices, et que par un enchaisnement de mauvaises actions qui meinent de l'une à l'autre. L'Impieté qui craint le feu, et qui est condamnée par toutes les Loix, n'a garde d'abord de se rebeller contre Dieu, ny de luy declarer la guerre; elle a sa prudence et sa politique, ses tours et ses detours, ses commencemens et ses progrez. Tertullien dit que la Chasteté et la Foy ont une alliance très-estroite ensemble, que le Demon attaque ordinairement la pudeur des Vierges avant que de combattre leur Foy, et qu'elles n'abandonnent l'une, qu'après la perte de l'autre. L'Impie qui est l'organe du Demon, tient les mesmes maximes : il insinuë d'abord quelque proposition libertine, il corrompt les mœurs, et raille ensuite des Mysteres; il tourne en ridicule le Paradis et l'Enfer, il decrie la devotion sous le nom d'ypocrisie, il prend Dieu à partie, et fait gloire de son impieté à la veuë de tout un peuple.

C'est par ces degrez que Moliere a fait monter l'Atheïsme sur le Theatre, et après avoir respandu dans les ames ces poisons funestes, qui estouffent la pudeur et la honte; après avoir pris soin de former des coquettes, et de donner aux filles des instructions dangereuses; après des Escoles fameuses d'impureté, il en a tenu d'autres pour le libertinage, et il marque visiblement dans toutes ses Pieces le caractere de

son esprit; il se mocque egalement du Paradis et de l'Enfer, et croit justifier suffisamment ses railleries, en les faisant sortir de la bouche d'un estourdy : *Ces paroles d'Enfer et de chaudieres boüillantes, sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe, et par l'innocence de celle à qui il parle.* Et voyant qu'il choquoit toute la Religion, et que tous les gens de bien luy seroient contraires, il a composé son Tartuffe et a voulu rendre les dévots des ridicules ou des hypocrites : il a cru qu'il ne pouvoit deffendre ses maximes, qu'en faisant la Satyre de ceux qui les pouvoient condamner. Certes, c'est bien à faire à Moliere de parler de la devotion, avec laquelle il a si peu de commerce, et qu'il n'a jamais connuë ny par pratique, ny par theorie. L'hypocrite et le devot ont une mesme apparence, ce n'est qu'une mesme chose dans le public, il n'y a que l'interieur qui les distingue, et afin *de ne point laisser d'equivoque, et d'oster tout ce qui peut confondre le bien et le mal*, il devoit faire voir ce que le devot fait en secret, aussi bien que l'hypocrite. Le devot jeûne, pendant que l'hypocrite fait bonne chere ; il se donne la discipline et mortifie ses sens, pendant que l'autre s'abandonne aux plaisirs, et se plonge dans le vice et la debauche à la faveur des tenebres. L'homme de bien soustient la Chasteté chancelante, et la releve lorsqu'elle est tombée, au lieu que l'autre, dans l'occasion, tasche à la seduire, ou à profiter de sa chute. Et comme d'un costé, Moliere enseigne à corrompre la pudeur, il travaille de l'autre à luy oster tous les secours

qu'elle peut recevoir d'une veritable et solide pieté.

Son Avarice ne contribuë pas peu à rechauffer sa veine contre la Religion. *Je connois son humeur, il ne se soucie pas qu'on fronde ses pieces, pourveu qu'il y vienne du monde.* Il sçait que les choses deffenduës irritent le desir, et il sacrifie hautement à ses interests tous les devoirs de la pieté : c'est ce qui luy fait porter avec audace la main au Sanctuaire, et il n'est point honteux de lasser tous les jours la patience d'une grande Reyne, qui est continuellement en peine de faire reformer ou supprimer ses Ouvrages. Il est vray que la foule est grande à ses Pieces, et que la curiosité y attire du monde de toutes parts ; mais les gens de bien les regardent comme des Prodiges; ils s'y arrestent de mesme qu'aux Eclipses et aux Cometes: parce que c'est une chose inoüie en France de joüer la Religion sur un Theatre, et Moliere a très-mauvaise raison de dire qu'il n'a fait que traduire cette Piece de l'Italien, et la mettre en François ; car je luy pourrois repartir que ce n'est point là nostre coutume, ny celle de l'Eglise : l'Italie a des vices et des libertez que la France ignore, et ce Royaume très-chrestien a cet avantage sur tous les autres, qu'il s'est maintenu tousjours dans la pureté de la Foy, et dans un respect inviolable de ses Mysteres. Nos Roys qui surpassent en grandeur et en pieté tous les Princes de la terre, se sont montrez très-severes en ces rencontres et ils ont armé leur justice et leur zele autant de fois qu'il s'est agi de soustenir l'honneur des Autels, et d'en

venger la prophanation. Où en serions-nous, si Moliere vouloit faire des Versions de tous les mauvais livres italiens, et s'il introduisoit dans Paris toutes les pernicieuses coustumes des Pays Estrangers : et de mesme qu'un homme qui se noye se prend à tout, il ne se soucie pas de mettre en compromis l'honneur de l'Eglise pour se sauver, et il semble à l'entendre parler qu'il ait un Bref particulier du Pape pour joüer des Pieces ridicules, et que Monsieur le Legat ne soit venu en France, que pour leur donner son approbation.

Je n'ay pu m'empescher de voir cette Piece aussi bien que les autres, et je m'y suis laissé entraisner par la foule, d'autant plus librement que Moliere se plaint qu'on le condamne sans le connoistre, et que l'on censure ses Pieces sans les avoir veuës ; mais je trouve que sa plainte est aussi injuste, que sa Comedie est pernicieuse; que sa Farce, après l'avoir bien considérée, *est* vrayment *diabolique,* et vrayment *diabolique est son cerveau*, et que rien n'a jamais paru de plus impie, mesme dans le Paganisme. Auguste fit mourir un Bouffon qui avoit fait raillerie de Jupiter, et deffendit aux femmes d'assister à des Comedies plus modestes que celles de Moliere.

Theodose condamna aux bestes des Farceurs qui tournoient en derision nos Ceremonies; et neantmoins cela n'approche point de l'emportement de Moliere, et il seroit difficile d'ajouster quelque chose à tant de crimes dont sa Piece est remplie. C'est là que l'on peut dire que l'impieté et le libertinage se presentent à tous mo-

mens à l'imagination : une Religieuse debauchée, et dont l'on publie la prostitution ; un Pauvre à qui l'on donne l'aumosne à condition de renier Dieu ; un Libertin qui seduit autant de filles qu'il en rencontre ; un Enfant qui se mocque de son pere, et qui souhaite sa mort ; un Impie qui raille le Ciel, et qui se rit de ses foudres ; un Athée qui reduit toute la Foy à deux et deux sont quatre, et quatre et quatre sont huit ; un Extravagant qui raisonne crotesquement de Dieu, et qui par une cheute affectée *casse le nez à ses argumens ;* un Valet infâme fait au badinage de son Maistre, dont toute la creance aboutit au Moine-Bourru : *car pourveu que l'on croye le Moine-Bourru, tout va bien, le reste n'est que bagatelle ;* un Demon qui se mesle dans toutes les Scenes, et qui repand sur le Theatre les plus noires fumées de l'Enfer ; et enfin un Moliere pire que tout cela, habillé en Sganarelle, qui se moque de Dieu et du Diable, qui joüe le Ciel et l'Enfer, qui souffle le chaud et le froid, qui confond la vertu et le vice, qui croit et ne croit pas, qui pleure et qui rit, qui reprend et qui approuve, qui est Censeur et Athée, qui est hypocrite et libertin, qui est homme et demon tout ensemble : *un Diable incarné*, comme luy-mesme se definit. Et cet homme de bien appelle cela corriger les mœurs des hommes en les divertissant, donner des exemples de vertu à la jeunesse, reprimer galamment les vices de son siecle, traiter serieusement les choses saintes, et couvre cette belle morale d'un feu de chaste, d'un foudre imaginaire, et aussi ridicule que celuy de Jupiter, dont Tertullien raille si agrea-

blement, et qui bien loin de donner de la crainte aux hommes, ne pouvoit pas chasser une mouche ny faire peur à une souris. En effet, ce pretendu foudre appreste un nouveau sujet de risée aux spectateurs, et n'est qu'une occasion à Moliere pour braver en dernier ressort la Justice du Ciel, avec une âme de Valet interessée, en criant: *Mes gages, mes gages;* car voila le denouement de la Farce. Ce sont les beaux et genereux mouvemens qui mettent fin à cette galante Piece, et je ne vois pas en tout cela où est l'esprit, puisqu'il avouë luy-meme *qu'il n'est rien plus facile que de se guinder sur des grands sentiments, de dire des injures aux Dieux*, et de cracher contre le Ciel.

Il y a quatre sortes d'impies qui combattent la Divinité : les uns declarez qui attaquent hautement la Majesté de Dieu, avec le blasphesme dans la bouche; les autres cachez qui l'adorent en apparence, et qui le nient dans le fond du cœur; il y en a qui croyent un Dieu par maniere d'acquit, et qui le faisans ou aveugle ou impuissant, ne le craignent pas; les derniers enfin, plus dangereux que tous les autres, ne deffendent la Religion que pour la detruire, en en affoiblissant malicieusement les preuves, ou en ravalant adroitement la dignité de ses Mysteres. Ce sont ces quatre sortes d'impietez que Moliere a estalées dans sa Piece, et qu'il a partagées entre le Maistre et le Valet. Le Maistre est Athée et Hypocrite, et le Valet est Libertin et Malicieux. L'Athée se met au-dessus de toutes choses et ne croit point de Dieu; l'Hypocrite garde les apparences, et au fond il ne croit

rien ; le Libertin a quelque sentiment de Dieu, mais il n'a point de respect pour ses ordres, ny de crainte pour ses foudres, et le Malicieux raisonne foiblement, et traitte avec bassesse et en ridicule les choses saintes : voila ce qui compose la Piece de Moliere. Le Maistre et le Valet joüent la Divinité differemment : le Maistre attaque avec audace, et le Valet deffend avec foiblesse ; le Maistre se moque du Ciel, et le Valet se rit du foudre qui le rend redoutable ; le Maistre porte son insolence jusqu'au Trône de Dieu, et le *Valet donne du nez en terre*, et devient camus avec son raisonnement ; le Maistre ne croit rien, et le Valet ne croit que le Moine-Bourru : et Moliere ne peut parer au juste reproche qu'on luy peut faire d'avoir mis la deffense de la Religion dans la bouche d'un Valet impudent, d'avoir exposé la Foy à la risée publique, et donné à tous ses Auditeurs des idées du Libertinage et de l'Atheïsme, sans avoir eu soin d'en effacer les impressions. Et où a-t'il trouvé qu'il fust permis de mesler la choses saintes avec les profanes, de confondre la creance des Mysteres avec celle du Moine-Bourru, de parler de Dieu en bouffonnant, et de faire une Farce de la Religion ? Il devoit pour le moins susciter quelqu'Acteur pour soustenir la cause de Dieu, et deffendre serieusement ses interests ; il falloit reprimer l'insolence du Maistre et du Valet et reparer l'outrage qu'ils faisoient à la Majesté divine ; il falloit establir par de solides raisons les Veritez qu'il discredite par des railleries ; il falloit estouffer les mouvemens d'impieté que son Athée fait naistre dans les esprits : *Mais le*

Foudre! Mais le Foudre est un Foudre en peinture, qui n'offense point le Maistre et qui fait rire le Valet, et je ne crois pas qu'il fust à propos, pour l'edification de l'Auditeur, de se gausser du chastiment de tant de crimes, ny qu'il y eust sujet à Sganarelle de railler en voyant son Maistre foudroyé ; puisqu'il estoit complice de ses crimes, et le ministre de ses infames plaisirs.

Moliere devroit rentrer en luy-mesme, et considerer qu'il est tres-dangereux de se jouër à Dieu, que l'impieté ne demeure jamais impunie, et que si elle eschappe quelquefois aux feux de la Terre, elle ne peut esviter ceux du Ciel : qu'un abysme attire un autre abysme, et que les Foudres de la Justice divine ne ressemblent pas à ceux du Theatre, ou pour le moins, s'il a perdu tout respect pour le Ciel (ce que pieusement je ne veux pas croire), il ne doit pas abuser de la bonté d'un grand Prince, ny de la pieté d'une Reyne si religieuse, à qui il est à charge, et dont il fait gloire de choquer les sentimens. L'on sçait qu'il se vante hautement qu'il fera paroistre son Tartuffe d'une façon ou d'autre, et le desplaisir que cette grande Reyne en a tesmoigné n'a pu faire impression sur son esprit, ny mettre de bornes à son insolence. Mais s'il luy restoit encore quelque ombre de pudeur, ne luy seroit-il pas fâcheux d'estre en butte à tous les gens de bien, de passer pour un libertin dans l'esprit de tous les Predicateurs, et d'entendre toutes les langues que le Saint-Esprit anime declamer contre luy dans les Chaires, et condamner publiquement ses nouveaux blasphe-

mes? Et que peut-on esperer d'un homme qui ne peut estre ramené à son devoir, ny par la consideration d'une Princesse si vertueuse et si puissante, ny par les interests de l'honneur, ny par les motifs de son propre salut.

Certes, Moliere n'est-il pas digne de pitié ou de risée, et n'y a-t-il pas sujet de plaindre son aveuglement, ou de rire de sa folie, lorsqu'il dit *qu'il luy est tres-fascheux d'estre exposé aux reproches des gens de bien, que cela est capable de luy faire tort dans le monde et qu'il a interest de conserver sa reputation;* puisque la vraye gloire consiste dans la vertu, et qu'il n'y a point d'honneste homme que celuy qui craint Dieu, et qui edifie le Prochain. C'est à tort qu'il se glorifie d'une vaine reputation, et qu'il se flatte d'une fausse estime que les coupables ont pour leurs compagnons et leurs complices. Le *Broüaa* du Parterre n'est pas toujours une marque de l'approbation des Spectateurs ; l'on rit plustost d'une sottise que d'une bonne chose, et s'il pouvoit penetrer dans le sentiment de tous ceux qui font la foule à ses Pieces, il connoistroit que l'on n'approuve pas toujours ce qui divertit et ce qui fait rire. Je ne vis personne qui eust mine d'honneste homme, sortir satisfait de sa Comedie. La joye s'estoit changée en horreur et en confusion, à la reserve de quelques jeunes estourdis qui crioient tout haut que Moliere avoit raison, que la vie des Peres estoit trop longue pour le bien des Enfants, que ces bonnes gens estoient effroyablement importuns avec leurs remonstrances, et que l'endroit du fauteuil es-

toit merveilleux. Les Estrangers mesmes en ont esté tres-scandalisez, jusques-là qu'un Ambassadeur ne put s'empescher de dire qu'il y avoit bien de l'Impieté dans cette Piece. Un Marquis, après avoir embrassé Moliere et l'avoir appelé cent fois l'Inimitable, se tournant vers l'un de ses amis, luy dit qu'il n'avoit jamais veu un plus mauvais Bouffon, ny une Farce plus pitoyable; et je connus par là que le Marquis jouoit quelquefois Moliere, de mesme que Moliere raille quelquefois le Marquis. Il me fasche de ne pouvoir exprimer l'action d'une Dame qui estoit priée par Moliere de lui dire son sentiment : *Vostre figure*, luy respondit-elle, *baisse la teste, et moy je la secoue*, voulant dire que ce n'estoit rien qui vaille. Et enfin, sans m'eriger en Casuiste, je ne crois pas faire un jugement temeraire, d'avancer qu'il n'y a point d'homme si peu esclairé des lumieres de la Foy, qui ayant veu cette Piece, ou qui sçachant ce qu'elle contient, puisse soutenir que Moliere dans le dessein de la jouer, soit capable de la participation des Sacremens, qu'il puisse estre reçeu à penitence, sans une reparation publique, ny mesme qu'il soit digne de l'entrée de l'Eglise, après les anathesmes que les Conciles ont fulminez contre les Autheurs de Spectacles impudiques ou sacrileges, que les Peres appellent les Naufrages de l'Innocence et des attentats contre la souveraineté de Dieu.

Nous avons l'obligation aux soins de nostre glorieux et invincible Monarque d'avoir nettoyé ce royaume de la pluspart des vices qui ont corrom-

pu les mœurs des siecles passez, et qui ont livré de si rudes assauts à la vertu de nos Peres. Sa Majesté ne s'est pas contentée de donner la paix à la France, elle a voulu songer à son salut, et reformer son interieur ; elle l'a delivrée de ces monstres qu'elle nourrissoit dans son sein, et de ces ennemis domestiques qui troubloient sa conscience et son repos; elle a desarmé une partie, elle a etouffé l'autre, et les a mis tous hors d'estat de nous nuire. L'Heresie qui a fait tant de ravages dans cet Estat n'a plus de mouvement, ny de force, et si elle respire encore, s'il luy reste quelque marque de vie, l'on peut dire avec assurance qu'elle est aux abois, et qu'elle tire continuellement à sa fin. La fureur du duel qui ostoit à la France son principal appuy, et qui l'affoiblissoit tous les jours par des saignées mortelles et dangereuses, a esté tout d'un coup arrestée par la rigueur des Edits. Cet art de jurer de bonne grace, qui passoit pour un agrement du discours, dans la bouche d'une jeunesse estourdie, n'est plus en usage, et ne trouve plus ny de Maistres qui l'enseignent, ny de Disciples qui le veuillent pratiquer. Mais le zele de de ce grand Roy n'a point donné de relasche, ny de tresve à l'Impiété; il l'a poursuivie partout où il l'a pu decouvrir, et ne luy a laissé en son Royaume aucun lieu de retraite; il l'a chassée des Eglises où elle alloit morguer insolemment la Majesté de Dieu jusques sur les Autels; il l'a bannie de la Cour, où elle entretenoit sourdement des pratiques ; il a chastié ses partisans, il a ruiné ses echoles; il a dissipé ses

assemblées, il a condamné hautement ses maximes, il l'a releguée dans les Enfers où elle a pris son origine.

Et neantmoins, malgré tous les soins de ce grand Prince, elle retourne aujourd'huy comme en triomphe dans la Ville Capitale de ce Royaume, elle monte avec impudence sur le Theatre, elle enseigne publiquement ses detestables maximes et respand partout l'horreur du sacrilege et du blaspheme. Mais nous avons tout sujet d'esperer que le mesme bras qui est l'appuy de la Religion, abattra tout à fait ce monstre, et confondra à jamais son insolence. L'injure qui est faite à Dieu rejaillit sur la face des Roys, qui sont ses Lieutenans et ses Images, et le Throsne des Roys n'est affermy que par celuy de Dieu. Il ne faut qu'un homme de bien, quand il a la puissance, pour sauver un Royaume ; et il ne faut qu'un Athée, quand il a la malice, pour le ruiner et pour le perdre. Les deluges, la peste et la famine sont les suites que traisne après soy l'Atheïsme, et quand il est question de le punir, le Ciel ramasse tous les fleaux de sa colere pour en rendre le chastiment plus exemplaire. La sagesse du Roy destournera ces malheurs que l'impieté veut attirer dessus nos testes; elle affermira les Autels que l'on s'efforce d'abattre, et l'on verra partout la Religion triompher de ses ennemis sous le Regne de ce pieux et de cet invincible Monarque, la gloire de son siecle, l'ornement de son Estat, l'amour de ses Sujets, la terreur des Impies, les delices de tout le genre humain : *Vi-*

vat Rex, vivat in æternum. Que le Roy vive, mais qu'il vive eternellement, pour le bien de l'Eglise, pour le repos de l'Etat et pour la Felicité de tous les peuples.

FIN

Permis d'imprimer *Les Observations sur une Comedie de Moliere, intitulée : Le Festin de Pierre, etc.*

Fait ce 20 May 1665.

Signé : D'Aubray.

LETTRE

SUR LES

OBSERVATIONS

D'UNE COMEDIE DU SIEUR MOLIERE

INTITULÉE

LE FESTIN DE PIERRE

A PARIS

CHEZ GABRIEL QUINET

au Palais, dans la Galerie des Prisonniers, à l'Ange Gabriel.

M DC LXV

Avec permission

LETTRE

SUR LES

OBSERVATIONS

D'UNE COMEDIE DU SIEUR MOLIERE

INTITULÉE

LE FESTIN DE PIERRE

Puisque vous souhaittés qu'en vous envoyant les Observations sur le Festin de Pierre, je vous ecrive ce que j'en pense, je vous diray mon sentiment en peu de paroles; pour ne pas imiter l'Autheur de ces Remarques, qui les a remplies de beaucoup de choses dont il auroit pu se dispenser, puisqu'elles ne sont point de son sujet, et qu'elles font voir que la passion y a beaucoup de part, bien qu'il s'efforce de persuader le contraire.

Encore que l'Envie soit generalement condamnée, elle ne laisse pas quelquefois de servir ceux à qui elle s'attache le plus obstinement, puisqu'elle fait connoistre leur merite, et que c'est elle, pour ainsi dire, qui y met la derniere main. Celuy de Monsieur de Moliere estant depuis longtemps reconnu, elle n'espargne

rien pour empescher que l'on perde la memoire, et pour l'eslever davantage, elle fait tout ce qu'elle peut pour l'accabler ; mais comme il est inoüy de dire que l'on attaque une Personne à cause qu'elle a du merite et que l'on cherche toujours des pretextes specieux pour tascher de l'affoiblir, voyons de quoy s'est servy l'Autheur de ces Observations.

Je ne doute point que vous n'admiriez d'abord son adresse, lorsque vous verrez qu'il couvre du manteau de la Religion tout ce qu'il dit à Moliere. Ce pretexte est grand, il est specieux, il impose beaucoup, il permet de tout dire impunement ; et quand celuy qui s'en sert n'auroit pas raison, il semble qu'il y ait une espece de crime à le combattre. Quelques injures que l'on puisse dire à un Innocent, on craint de le deffendre, lorsque la Religion y est meslée ; l'Imposteur est toujours à couvert sous ce voile, l'Innocent toujours opprimé et la Verité tousjours cachée. L'on n'ose la mettre au jour, de crainte d'estre regardé comme le Deffenseur de ce que la Religion condamne, encore qu'elle n'y prenne point de part, et qu'il soit aisé de juger qu'elle parleroit autrement si elle pouvoit parler elle-mesme ; ce qui m'oblige à vous dire mon sentiment, ce que je ne ferois toutefois pas sans scrupule, si l'Autheur de ces Observations avoit parlé avec moins de passion.

Je vous avoüe que si ces remarques partoient d'un esprit que la passion fist moins parler, et que si elles estoient aussi justes qu'elles sont bien ecrites, il seroit difficile de trouver un Livre plus achevé ; mais vous connoistrez d'a-

bord que la Charité ne fait point parler cet Autheur, et qu'il n'a point dessein de servir Moliere, encore qu'il le mette au commencement de son Livre. On ne publie point les fautes d'un homme pour les corriger, et les advis ne sont point charitables lorsqu'on les donne au Public, et qu'il ne les peut sçavoir qu'avec tout un Peuple, et quelquefois mesme un peu plus tard. La Charité veut que l'on ne reprenne son Prochain qu'en particulier, et que l'on travaille à cacher ses fautes à tout le Monde, au moment que l'on tasche à les luy faire connoistre.

La premiere chose où l'Autheur de ces Observations fait connoistre sa passion, est que par une affectation qui marque que sa bile est un peu trop eschauffée, il ne traite Moliere que de Farceur; et ne luy donnant du talent que pour la Farce, il luy oste en mesme temps, les Rencontres de Gaultier-Garguille, les Impromptus de Turlupin, la Bravoure du Capitan, la Naïveté de Jodelet, la Pance de Gros-Guillaume, et la Science du Docteur; mais il ne considere pas que sa passion l'aveugle, et qu'il a tort de luy donner du talent pour la Farce, et de ne vouloir pas qu'il ait rien du Farceur. C'est justement dire qu'il l'est, sans en donner de preuve et soustenir en mesme temps, par des raisons convainquantes, qu'il ne l'est pas. Je ne connois point cet Autheur, mais il faut avoüer qu'il aime bien la Farce puisqu'il en parle si pertinemment, que l'on peut croire qu'il s'y connoist mieux qu'à la belle Comedie.

Après ce beau galimathias qui ne conclut rien, ce charitable Donneur d'advis veut, par un

grand discours fort utile à la Religion, et fort necessaire à son sujet, prouver que les Pieces de Moliere ne valent rien, pourcequ'elles sont trop bien joüées, et qu'il sait leur donner de la grace, et en faire remarquer toutes les beautés; mais il ne prend pas garde qu'il croit la diminuer, puisqu'il avoüe qu'il est bon Comedien, et que cette qualité n'est pas suffisante pour prouver, comme il le pretend, qu'il est mechant Autheur.

Toutes ces choses n'ont aucun rapport avec les advis charitables qu'il veut donner à Moliere. Son Jeu ne doit point avoir de demeslé avec la Religion, et la Charité qui fait parler l'Autheur de ces Observations, n'exigeoit point de luy cette Satyre. Il fait plus toutefois, il condamne son geste et sa voix, et par un pur zele de Chrestien, et qui part d'un cœur vrayment devot, il dit que la nature luy a denié des agremens qu'il ne luy faut pas demander; comme si quand il manqueroit quelque chose à Moliere de ce costé là, ce qui se dement assez de soy-mesme, il devroit estre criminel, pour n'estre pas bien fait. Si cela avoit lieu, les Borgnes, les Bossus, les Boiteux et generalement toutes les Personnes difformes seroient bien miserables, puisque leurs corps ne pourroient pas loger une belle ame.

Vous me direz peut-estre, Monsieur, que toutes ces Observations ne font rien au sujet; j'en demeure d'accord avec vous, mais je n'en suis pas l'Autheur, et si celuy de ces Remarques est sorty de sa matiere, vous ne le devez pas blasmer. Comme il soutient le Party de

la Religion, il a creu que l'on n'examineroit pas s'il disoit des choses qui ne le regardoient point, et que pourveu qu'elles eussent toutes un mesme pretexte, elles seroient bien reçeuës. Il n'a pas pris garde que sa passion l'a emporté, que son zele est devenu indiscret, et que la Prudence se rencontre rarement dans les ouvrages escrits avec tant de chaleur. Cependant, je m'etonne que dans le dessein qu'il avoit de paroistre, il n'ait pas examiné de plus près ce qu'il a mis au jour, afin que l'on ne luy pust rien reprocher, et qu'il pust voir par là son ambition satisfaite; car vous n'ignorez pas que c'est le partage de ceux qui font profession ouverte de Devotion.

A quoy songiez-vous, Moliere, quand vous fistes dessein de joüer les Tartuffes? Si vous n'aviez jamais eu cette pensée, vostre Festin de Pierre ne seroit pas si criminel. Comme on ne chercheroit point à vous nuire, l'esprit de vengeance ne feroit point trouver dans vos ouvrages, des choses qui n'y sont pas; et vos Ennemis, par une adresse malicieuse, ne feroient point passer des ombres pour des choses reelles, et ne s'attacheroient pas à l'apparence du mal, plus fortement que la veritable Devotion ne voudroit que l'on fist au mal mesme.

Je n'oserois vous decouvrir mes sentiments touchant les louanges que cet Observateur donne au Roy. La matiere est trop delicate, et tous ses beaux raisonnemens ne tendent qu'à faire voir que le Roy a eu tort de ne pas defendre le Festin de Pierre, après avoir fait tant de choses avantageuses pour la Religion. Vous

voyez par là que je ne dois pas seulement deffendre la piece de Moliere, mais encore le plus grand, le plus estimé, et le plus religieux Monarque du monde; mais, comme sa pieté le justifie assez, je serois temeraire de l'entreprendre. Je pourrois dire toutefois qu'il sçavoit bien ce qu'il faisoit en laissant joüer le Festin de Pierre, qu'il ne vouloit pas que les Tartuffes eussent plus d'authorité que luy dans son Royaume, et qu'il ne croyoit pas qu'ils pussent estre juges equitables, puisqu'ils estoient interessez. Il craignoit encore d'authoriser l'hypocrisie et de blesser par là sa gloire et son devoir, et n'ignoroit pas que si Moliere n'eust point fait Tartuffe, on eust moins fait de plaintes contre luy. Je pourrois adjouster que ce grand Monarque sçavoit bien que le Festin de Pierre est souffert dans toute l'Europe; que l'Inquisition, quoyque très-rigoureuse, le permet en Italie et en Espagne; que depuis plusieurs années on le joüe à Paris, sur le Theatre Italien et François et mesme dans toutes les Provinces sans que l'on s'en soit plaint, et qu'on ne se seroit pas encore soulevé contre cette Piece, si le merite de son Autheur ne luy eust suscité des Envieux.

Je vous laisse à juger si un homme sans passion, et poussé par un veritable esprit de charité, parleroit de la sorte: *Certes, c'est bien à faire à Moliere de parler de la Devotion, avec laquelle il a si peu de commerce, et qu'il n'a jamais connüe, ny par pratique, ny par theorie.* Je croy que vostre surprise est grande, et que vous ne pensiez pas qu'un homme, qui veut passer pour

charitable, pust s'emporter jusqu'à dire des choses tellement contraires à la Charité. Est-ce comme un Chrestien doit parler de son frere? Sçait-il le fond de sa conscience? Le connoist-il assez pour cela? A-t-il tousjours esté avec luy? Est-il enfin un homme qui puisse parler de la conscience d'un autre, par conjecture? Et qui puisse asseurer que son Prochain ne vaut rien, et mesme qu'il n'a jamais rien valu? Les termes sont significatifs: la pensée n'est point enveloppée, et le *Jamais* y est dans toute l'etendue que l'on luy peut donner. Peut-estre, me direz-vous, qu'il estoit mieux instruit que je ne pense, et qu'il peut avoir appris la vie de Moliere, par une Confession generale. Si cela est, je n'ai rien à vous repondre, sinon qu'il est encore plus criminel; mais enfin soit qu'il sçache la vie de Moliere, soit qu'il croye la deviner, soit qu'il s'attache à de fausses apparences, ses avis ne partent point d'un frere en Dieu, qui doit cacher les fautes de son Prochain à tout le Monde, et ne les decouvrir qu'au Pecheur.

Ce Donneur d'avis devroit se souvenir de celuy que saint Paul donna à tous ceux qui se meslent de juger leurs freres, lorsqu'il dit: *Quis es tu indicas fratrem tuum? Nonne Stabimus omnes ante Tribunal Dei?* et ne s'emanciper pas si aisement, et au prejudice de la Charité, de juger mesme du fond des ames et des consciences, qui ne sont connuës qu'à Dieu, puisque le mesme Apostre dit qu'il n'y a que luy qui soit le *Scrutateur des cœurs*.

Je vous advouë qne cela doit toucher sensiblement, qu'il y a des injures qui sont moins

choquantes, qui n'ont point de consequences, qui ne signifient souvent rien, et ne font que marquer l'emportement de ceux qui les disent; mais ce qui regarde la Religion, perçant jusques à l'ame, il n'est pas permis d'en parler, ny d'accuser si publiquement son Prochain. Moliere doit toutefois se consoler, puisque l'Observateur avance des choses qu'il ne peut sçavoir, et qu'en pechant contre la Verité, il se fait tort à luy-mesme, et ne peut nuire à personne.

Cet Observateur qui ne manque point d'adresse, et qui a cru que ce luy devoit estre un moyen infaillible pour terrasser son ennemi, après s'estre servy du pretexte de la Religion, continuë comme il a commencé, et par un detour aussi delicat que le premier, fait parler la Reyne Mere; mais l'on fait souvent parler les Grands sans qu'ils y ayent pensé. La devotion de cette grande et vertueuse Princesse est trop solide, pour s'attacher à des bagatelles qui ne sont de consequence que pour les Tartuffes. Il y a plus longtemps qu'elle connoist le Festin de Pierre, que ceux qui en parlent. Elle sçait que l'Histoire, dont le Sujet est tiré, est arrivée en Espagne, et que l'on l'y regarde comme une chose qui peut estre utile à la Religion, et faire convertir les Libertins.

Où en serions-nous, continuë l'Autheur de ces Remarques, *si Moliere vouloit faire des versions de tous les livres Italiens, et s'il introduisoit dans Paris, toutes les pernicieuses coustumes des pays estrangers?* Il semble à l'entendre, que les meschans Livres soient permis en Italie, et pour

venir à bout de ce qu'il souhaite, il blasme le reste de la Terre, afin d'elever la France. Je n'en diray pas davantage sur ce sujet, croyant y avoir assez respondu, quand j'ay fait voir que le Festin de Pierre avoit esté permis partout où on l'avoit joüé, et qu'on l'avoit joüé partout.

Ce Critique, après avoir fait le procez à l'Italie, et tous les pays Estrangers, veut aussi faire celuy de Monsieur le Legat; et comme il n'ignore pas qu'il a ouï lire le Tartuffe, et qu'il ne l'a point regardé d'un œil de faux Devot, il se venge et l'attaque en faisant semblant de ne parler qu'à Moliere. Il dit (par une addresse aussi malicieuse qu'elle est injurieuse, et à la qualité et au caractere de Monsieur le Legat) *qu'il semble qu'il ne soit venu en France que pour approuver les Pieces de Moliere.* L'on ne peut, en verité, rien dire de plus adroit; cette pensée est bien tournée et bien delicate; mais l'on n'en sçauroit remarquer tout l'esprit, que l'on reconnoisse en mesme temps la malice de l'Autheur. Son addresse n'est pas moindre à faire le denombrement de tous les vices du Libertin; mais je ne croy pas avoir beaucoup de choses à y repondre, quand j'auray dit, après le plus grand Monarque du Monde, *qu'il n'est pas recompensé.*

Entre les crimes qu'il impute à Dom Juan, il l'accuse d'inconstance. Je ne sçay pas comment on peut lire cet endroit, sans s'empescher de rire; mais je sçay bien que l'on n'a jamais repris les Inconstans avec tant d'aigreur, et qu'une Maistresse abandonnée ne s'emporteroit pas davantage que cet Observateur qui prend avec tant

de feu le party des Belles. S'il vouloit blasmer les Inconstans, il falloit qu'il fist la Satyre de tout ce qu'il y a jamais eu de Comedies; mais comme cet ouvrage eust esté trop long, je croy qu'il a voulu faire payer Dom Juan pour tous les autres.

Pour ce qui regarde l'Atheïsme, je ne croy pas que son raisonnement puisse faire impression sur les esprits, puisqu'il n'en fait aucun. Il n'en dit pas deux mots de suite, il ne veut pas que l'on luy en parle, et si l'Autheur luy a fait dire que *deux et deux sont quatre, et que quatre et quatre sont huict*, ce n'estoit que pour faire reconnoistre qu'il estoit Athée, pour ce qu'il estoit necessaire qu'on le sçeust, à cause du chastiment. Mais à parler de bonne foi, est-ce un raisonnement que *deux et deux sont quatre et quatre et quatre sont huict?* Ces paroles prouvent-elles quelque chose, et en peut-on rien inferer, sinon que Dom Juan est Athée? Il devoit du moins attirer le Foudre par ce peu de paroles; c'estoit une necessité absoluë, et la moitié de Paris a douté qu'il le meritast. Ce n'est point un conte: c'est une verité manifeste, et connuë de bien des gens. Ce n'est pas que je veuille prendre le party de ceux qui sont dans ce doute, il suffit pour meriter le Foudre, qu'il est Athée, et pour moy je trouve avec bien d'autres, que ce qui fait blasmer Moliere, luy devroit attirer des loüanges, et faire remarquer son addresse et son esprit. Il estoit difficile de faire paroistre un Athée sur le Theatre, et de faire connoistre qu'il l'estoit, sans le faire parler. Cependant, comme il ne pouvoit rien dire

qui ne fust blasmé, l'Autheur du Festin de Pierre, par un trait de prudence admirable, a trouvé le moyen de le faire connoistre pour ce qu'il est, sans le faire raisonner. Je sçay que les Ignorans m'objecteront tousjours, *deux et deux sont quatre, et quatre et quatre sont huict*, et je leur repondray que leur esprit est aussi fort que le raisonnement est persuasif. Il faut avoir de grandes lumieres pour s'en deffendre; il dit beaucoup et prouve encore davantage, et comme cet argument est convainquant, il doit, avec justice, faire douter de la veritable Religion. Il faut avoüer que les Ignorans et les Malicieux donnent bien de la peine aux autres. Quoy, vouloir que les choses qui doivent justifier un homme, servent à faire son Procez? Dom Juan n'a dit *deux et deux sont quatre, et quatre et quatre sont huict*, que pour s'empescher de raisonner sur les choses que l'on luy demandoit; cependant, l'on veut que cela soit capable de perdre tout le Monde, et que ce qui ne marque que sa croyance, soit un raisonnement tres-pernicieux !

On ne se contente pas de faire le Procez au Maistre, on condamne aussi le Valet, pour ce qu'il n'est pas habile homme, et qu'il ne s'explique pas comme un Docteur de Sorbonne. L'Observateur veut que tout le Monde ait egalement de l'esprit, et il n'examine point quel est le personnage. Cependant il devroit estre satisfait de voir que Sganarelle a le fonds de la conscience bon, et que s'il ne s'explique pas tout à fait bien, les gens de sa sorte peuvent rarement faire davantage.

Il devoit pour le moins, continuë ce Devot à contre-temps, en parlant de l'Autheur du Festin de Pierre, *susciter quelque Docteur, pour soustenir la cause de Dieu et deffendre serieusement ses interests.* Il falloit donc pour cela que l'on tinst une Conference sur le Theatre ; que chacun prist party, et que l'Athée deduisist les raisons qu'il avoit de ne croire point de Dieu. La matiere eust esté belle, Moliere n'auroit point esté repris, et l'on auroit escouté Dom Juan avec patience et sans l'interrompre. Est-il possible que cela ait pu entrer dans la pensée d'un homme d'esprit ! L'Autheur de cette Comedie n'eust eu pour se perdre qu'à suivre ces beaux advis. Il a eu bien plus de prudence, et comme la matiere estoit delicate, il n'a pas jugé à propos de faire entrer Dom Juan en raisonnement ; les gens qui ne sont point preoccupez ne l'en blasmeront jamais, et les veritables Devots n'y trouveront rien à redire.

Ce scrupuleux Censeur ne veut pas que des actions en peinture soient punies par un Foudre en peinture, et que le chastiment soit proportionné avec le crime : *Mais le Foudre,* dit-il, *n'est qu'un Foudre en peinture*; mais le crime l'est aussi; mais la peinture de ce crime peut frapper l'esprit, mais la peinture de ce Foudre peut esgalement frapper le corps; on ne sçauroit destruire l'un sans l'autre, ny parler pour l'un, que l'on ne parle pour tous les deux. Mais pourquoy ne veut-on pas que le Foudre en peinture fasse croire que Dom Juan est puny ; nous voyons tous les jours que la feinte mort d'un Acteur fait pleurer à une Tragedie, encore qu'il

ne meure qu'en peinture; mais je voy bien ce que c'est, l'on veut nuire à Moliere, et par une injustice incroyable, on ne veut pas qu'il ait les mesmes privileges que les autres. Enfin Moliere est un Impie, cet Observateur l'a dit; il faut bien le croire, puisqu'il a veu une femme qui secoüoit la teste, et sa piece ne doit rien valoir, puisqu'il l'a connu dans le cœur de tous ceux qui avoient mine d'honnestes gens. Toutes ces preuves sont fortes et aussi veritables, qu'il est vray qu'il n'y a point d'honnestes gens qui n'ayent bonne mine. Cette Piece comi-tragique finit presque par ces belles Remarques, après avoir commencé par la Farce, et par les noms de ceux qui ont reüssi en ce genre d'escrire et de ceux qui ont bien representé ces Ouvrages. Je ne parle point des loüanges du Roy par où elle finit, puisqu'elle ne veulent dire que la mesme chose que celles qui sont au commencement du Livre.

Je croy, Monsieur, que ces Contre-Observations ne feront pas grand bruit; peut-estre que si j'attaquois aussi bien que je deffens, qu'elles seroient plus divertissantes, puisque la Satyre fournit des plaisanteries que l'on rencontre rarement, lorsque l'on deffend aussi serieusement que je viens de faire. Je puis encore ajouster que l'Observateur remportera toute la gloire. Son zele fera, sans doute, considerer son Livre, il passera pour un homme de conscience, les Tartuffes publieront ses loüanges et le regardans comme leur Vengeur, tascheront de nous faire condamner, Moliere et moy, sans nous entendre. Pour vous, Monsieur, vous en croirez

ce qu'il vous plaira, sans que cela m'empesche de croire ce que je dois.

APOSTILLE

Je crois devoir vous mander, avant que fermer ma Lettre, ce que je viens d'apprendre. Vous connoistrez par là, que j'ay perdu ma cause, et que l'Observateur du Festin de Pierre vient de gagner son Procez. Le Roy qui fait tant de choses avantageuses pour la Religion, comme il l'avoüe luy-mesme, ce Monarque qui occupe tous ses soins pour la maintenir ; ce Prince, sous qui l'on peut dire avec assurance, que l'Heresie est aux abois, et qu'elle tire continuellement à sa fin; ce galant Roy, qui n'a point donné de relasche ny de treve à l'Impieté, qui l'a poursuivie partout, et ne luy a laissé aucun lieu de retraite, vient enfin de reconnoistre que Moliere est vrayement diabolique, que diabolique est son cerveau, et que c'est un Diable Incarné; et pour le punir comme il le merite, il vient d'ajouster une nouvelle pension à celle qu'il luy faisoit l'honneur de lui donner comme Autheur, luy ayant donné cette seconde et à toute sa Troupe, comme à ses Comediens. C'est un titre qu'il leur a commandé de prendre, et c'est par là qu'il a voulu faire connoistre qu'il ne se laisse pas surprendre aux Tartuffes, et qu'il connoist le merite de ceux que l'on veut opprimer dans son esprit, comme il connoist souvent les vices de ceux que l'on luy veut faire estimer. Je croy qu'après cela, nostre Observateur avoüera qu'il a eu tort d'ac-

cuser Moliere et qu'il doit confesser que la Passion l'a fait escrire. Il ne peut dire le contraire, sans dementir ses propres ouvrages, et après avoir dit que le Roy fait tant de choses pour la Religion (comme je vous l'ay marqué par les endroits tirez de son Livre, et qui serviront à le condamner), il ne peut plus dire que Moliere est un Athée, puisque le Roy qui ne donne ny relasche, ny treve à l'Impieté, a reconnu son innocence. Il faut bien, en effet, qu'il ne soit pas coupable, puisqu'on luy permet de jouer sa Piece à la Face du Louvre, dans la maison d'un Prince Chrestien, et à la veuë de tous nos sages Magistrats si zelez pour les interest de Dieu, et sous le Regne du plus Religieux Monarque du Monde. Cestes, les amis de Moliere devroyent après cela trembler pour luy, s'il n'estoit pas innocent; ces Magistrats si zelez pour les interests de Dieu et ce Religieux Monarque le perdroient sans ressource ou l'aneantiroient bientost, s'il est permis de parler ainsi. Bon Dieu ! que seroit Moliere contre tant de Puissances ? Et qui pourroit luy servir de refuge, s'il n'en trouvoit comme il faut dans son innocence ?

Je ne sçay pas, Monsieur, si je m'en tiendray là, et si après avoir mis la main à la plume, je pourray m'empescher de combattre quelques endroits, dont je croy ne vous avoir pas assez parlé dans ma Lettre. Vous prendrez, si vous voulez, cecy pour une seconde ou pour une continuation de la premiere; cela m'embarrasse peu et ne m'empesche point de poursuivre.

L'Observateur de la Piece dont je vous en-

tretiens, dit qu'avant que feu Monsieur le Cardinal de Richelieu eust purgé le Theatre, la Comedie estoit coquette et libertine et que Moliere a fait pis, puisque sous le voile de l'hypocrisie il a caché ses *obscenitez* et ses malices. Quand cela seroit, bien que je n'en demeure pas d'accord avec luy, comme vous verrez par la suite, Moliere n'en doit pas estre blasmé. *Si la Comedie,* comme il dit, *estoit libertine, si elle escoutoit tout indifferemment et disoit de mesme tout ce qui luy venoit à la bouche ; si son air estoit lascif, et ses gestes dissolus,* Moliere n'a pas fait pis, puisqu'il a caché ses obscenitez et ses malices, et nostre Critique s'abuse grossierement ou ne dit pas ce ce qu'il veut dire lorsqu'il fait passer le Bien pour le Mal.

L'on est, en verité, bien embarrassé, lorsque l'on veut repondre à des gens qui se meslent de parler de choses qu'ils ne connoissent point. Comme ils ne sçavent pas eux-mesmes ce qu'ils veulent dire, on a de la peine à le deviner, et plus encore à y repondre, puisqu'on ne peut que difficilement repartir à des choses confuses et qui ne signifient rien, n'estant pas dites dans les formes. L'on devroit avant que repondre à ces gens là, leur enseigner ce que c'est que les Ouvrages qu'ils veulent reprendre, et l'on devroit par cette mesme raison, apprendre à l'Autheur de ces Observations, ce que c'est que le Theatre, avant que luy faire aucune replique. A l'entendre parler de Dom Juan, presque dans chaque page de son Livre, il voudroit que l'on ne veist que des Vertueux sur le Theatre. Il fait voir, en parlant ainsi, qu'il ignore qu'une des

principales regles de la Comedie, est de recompenser la Vertu et de punir le Vice, pour en faire concevoir de l'horreur, et que c'est ce qui rend la Comedie profitable. On peut voir par là que les plus severes souffrent les Vices, puisqu'ils ordonnent de les punir, et que Dom Juan doit estre plustost souffert qu'un autre, puisque son crime est puny avec plus de rigueur et que son exemple peut jetter beaucoup de crainte dans l'esprit de ses semblables. Nostre critique ne nie, toutefois, pas que l'on doit punir le Vice: mais il veut qu'il n'y en ait point. Pour moy, je ne vois pas où doit tomber le chastiment, je prie Dieu que ce ne soit point sur les Hypocrites.

L'Autheur des Observations de la Comedie que je deffends, a cru sans doute qu'il suffiroit, pour nuire à Moliere, de dire beaucoup de choses contre luy, et qu'il devoit indifferemment attaquer tous les Acteurs de sa Piece. C'est dans cette pensée qu'il l'accuse d'habiller la Comedie en Religieuse; mais qui considerera bien tout ce que dit à Dom Juan cette amante delaissée, ne pourra s'empescher de loüer Moliere. Elle se repent de sa faute; elle fait tout ce qu'elle peut pour obliger Dom Juan à se convertir; elle ne paroist point sur le Theatre en Pecheresse, mais en Magdelaine penitente. C'est pourquoy l'on ne peut la blasmer, sans monstrer trop d'animosité, et faire voir que de dessein premedité, l'on reprend dans le Festin de Pierre, ce que l'on y doit approuver. Cet Observateur ne se contente pas d'attaquer le Vice, bien qu'on le permette à la Comedie,

pourveu qu'il soit puny; il attaque encore la Vertu. Tout le choque, tout luy desplaist, tout est criminel auprès de luy. Je croy bien que cette pauvre Amante n'a pas esté exempte du pesché; mais qui en a esté exempt? Tous les hommes ne retombent-ils pas tous les jours dans la pluspart de leurs fautes? Tout cela n'adoucit point la severité de nostre Censeur; comme il attaque Moliere dans tous les Personnages de sa Piece, il ne veut pardonner à aucun; il leur demande des choses impossibles, et voudroit que cette pauvre Fille fust aussi innocente que le jour qu'elle vint au Monde. Je croy toutefois qu'il y trouveroit encore quelque chose à redire, puis qu'il condamne la Paysanne. Il ne peut pas mesme souffrir ses reverences. Cependant cette Paysanne, pour estre simple et civile, ne se laisse point surprendre. Elle se deffend fortement et dit à Dom Juan, *qu'il faut se defier des beaux Monsieux.* On l'accuse neanmoins, bien qu'elle soit innocente, pour ce que c'est Moliere qui l'a fait paroistre sur la Scene, et l'on n'en a pas autrefois condamné d'autres qui, dans le mesme Festin de Pierre, ont ou de force ou de gré, pendant le cours de la Piece, perdu si visiblement leur honneur, qu'il est impossible à l'auditeur d'en douter. Jugez après cela, si la passion ne fait point parler contre Moliere, et si on l'attaque par un veritable esprit de Charité, ou pour ce qu'il a fait le Tartuffe.

Ce Critique, peut-estre trop interessé, et dont l'esprit va droit au mal, puisqu'il en trouve dans des choses où il n'y en a point de formel,

adjouste que la Comedie *est quelquefois chez Moliere, une Innocente qui tourne par des equivoques estudiées, l'esprit à de sales pensées.* C'est une chose dont on ne peut demeurer d'accord, à moins que d'avoir esté dans la teste de l'Autheur du Festin de Pierre, lorsqu'il a composé les endroits que nostre Censeur condamne; car autrement personne ne peut assurer que Moliere ait eu cette pensée. Quoy qu'il en soit, on ne le peut accuser que d'avoir pensé, ce qui n'est aucunement permis, et ce qu'on ne peut, sans injustice, puisque c'est asseurer une chose que l'on ne sçait pas. Si ce Commentateur voyoit que l'endroit dont il parle pust tourner l'esprit à de sales pensées, il le devoit passer sous silence, et n'en devoit point advertir tout le Monde, pour n'y pas faire songer ceux qui n'y pensoient point. Ce zele est indiscret, et ce Commentaire est plus meschant que la Comedie, puisque le mal est dedans, et qu'il n'est pas dans la Piece.

Après avoir parlé de la Paysanne, des equivoques qui tournent l'esprit à de sales pensées, et d'autres choses de cette nature, le Deffenseur des Tartuffes tasche à prouver par tout cela que Moliere est un Athée. Voyez un peu quel heureux raisonnement! Quel zele, et quelle profondeur d'esprit! Ah! que cet Observateur sçait bien marquer les endroits qui font connoistre les Athées! Il n'est rien de plus juste que ce qu'il avance. Quoy, Moliere formera des coquettes ? Quoy, il mettra des equivoques qui tournent l'esprit à de sales pensées, et l'on ne l'appellera pas Athée ? Il faudroit bien avoir

perdu le jugement, pour ne luy pas donner ce nom, puisque c'est là justement ce qui fait un Athée. J'avoüe, sans estre Tartuffe, que ce raisonnement me fait trembler pour mon Prochain, et je croy que s'il avoit lieu, l'on pourroit compter autant d'Athées qu'il y a d'hommes sur la terre. Nous ne devons pas laisser de loüer ce Critique, il reussit bien dans ce qu'il entreprend et soustient parfaitement le caractere des faux Devots, dont il deffend la cause. Ils sont accoustumez à crier et à faire du bruit. Ils grossissent hardiment les choses qui sont de peu de consequence et forgent des monstres afin de faire peur et d'empescher que l'on entreprenne de les combattre.

Sçavez-vous bien, Monsieur, où tout ce beau raisonnement sur l'Atheïsme aboutit? A une satyre du Tartuffe. L'Observateur n'avoit garde d'y manquer, puisque ses Remarques ne sont faites qu'à ce dessein. Comme il sçait que tout le monde est desabusé, il a apprehendé qu'on ne le joüast, et c'est ce qui luy a fait mettre la main à la plume. Puisqu'il m'a donné occasion de parler de Tartuffe, vous ne serez peut-estre pas fasché que je dise deux mots en sa deffense et que je combatte tout ce que les faux Devots ont dit contre cette piece. Ils ont parlé sans sçavoir ce qu'ils disoient, ils ont crié sans sçavoir contre quoy ils crioient. Ils se sont etourdis eux-mesmes du bruit qu'ils ont fait, et ils ont eu tant de peur de se voir joüez, qu'ils ont publié que l'on attaquoit les vrais Devots, encore que l'on n'en voulust qu'aux Tartuffes. Je veux que ce qu'ils publient soit veritable et que le faux et

le veritable Devot n'ayent qu'une mesme apparence; mais Moliere, dont la prudence egale l'esprit, ne dit pas dans toute sa Piece, deux vers contre les Hypocrites, qu'il n'y en ait ensuite quatre à l'avantage des vrais Devots, et qu'il n'en fasse voir la difference. C'est ce qui a fait approuver le Tartuffe par tant de gens de merite, depuis que les Hypocrites l'ont voulu perdre. Dans toutes les lectures que son Autheur a faites aux veritables Devots, cette Comedie a tousjours triomphé à la honte des Hypocrites, et ceux qui n'auroient pas deu la souffrir à cause de leur profession, l'ont admirée; ce qui fait voir qu'on ne pouvoit la condamner, à moins d'estre surpris par les Originaux dont Tartuffe n'est qu'une Copie. Ils n'ont point dementy leur caractere pour en venir à bout; leur jeu a tousjours esté couvert, leur pretexte specieux, leur intrigue secrette; ils ont cabalé avant que la Piece fust à moitié faite, de peur qu'on ne la permist, voyant qu'il n'y avoit point de mal. Ils ont fait enfin tout ce que des gens comme eux ont de coustume, et se sont servis de la veritable devotion pour empescher de jouer la fausse. Je n'en dois pas demeurer là et j'ay trop de choses à dire à l'avantage de Tartuffe, pour finir sitost sa justification, puisque je pretends prouver qu'il est impossible de jouer un veritable Devot, quand mesme on en auroit dessein et que l'on y travailleroit de tout son pouvoir. Par exemple, si on eust fait paroistre sur le Theatre un homme à qui on n'eust donné que le nom de Devot, et que l'on luy eust fait en mesme temps entreprendre tout

ce que fait Tartuffe, tout le Monde auroit crié : Ce n'est point là un veritable Devot, c'est un Hypocrite qui tasche à nous tromper sous ce nom. Puisqu'il est ainsi, comme on n'en peut douter, puisque, dis-je, on connoist l'Hypocrite par ses meschantes actions, lorsqu'il prend le nom et l'exterieur d'un Devot, pourquoy veut-on, pour nuire à Moliere, qu'un homme qui a non-seulement le nom d'Hypocrite, mais encore qui en fait les actions, soit pris pour un veritable Devot? Cela est inoüy. Il faudroit que l'ordre de toutes choses fust renversé; cependant c'est ce que les Hypocrites qui craignent d'estre joüez, reprennent dans la Piece de Moliere. Pour moy, je ne sçay pas par où l'on pourroit joüer un vray Devot; pour joüer les Personnes il faut representer naturellement ce qu'elles sont; si l'on represente ce que fait un veritable Devot, l'on ne fera voir que de bonnes actions; si l'on ne fait voir que de bonnes actions, le veritable Devot ne sera point joué. L'on me dira peut-estre, qu'au lieu de luy faire faire de bonnes actions, on luy en fait faire de mechantes; si l'on luy fait faire de mechantes actions, ce n'est plus un Devot, c'est un Hypocrite, et l'Hypocrite par consequent est seul joüé, et non pas le vray Devot. Je sçay bien que si les vrais et faux Devots paroissoient ensemble, que s'ils avoient un mesme habit et un mesme collet, et qu'ils ne parlassent point, on auroit raison de dire qu'ils se ressemblent; c'est là justement où ils ont une mesme apparence, mais l'on ne juge pas des hommes par leur habit, ny mesme par leurs discours; il faut voir leurs actions, et

ces deux personnes auront à peine commencé d'agir, que l'on dira d'abord: Voilà un veritable Devot, voilà un Hypocrite. Il est impossible de s'y tromper, et si je ne craignois d'estre trop long et de vous ennuyer par des raisons que vous devez mieux sçavoir que moy, je parlerois encore longtemps sur cette matiere. Je vous diray pourtant avant de la quitter, que les veritables Devots ne sont point composez, que leurs manieres ne sont point affectées, que leurs grimaces et leurs demarches ne sont point estudiées, que leur voix n'est point contrefaite, et que ne voulant point tromper, ils n'affectent point de faire paroistre que leurs mortifications les ont abattus. Comme leur conscience est nette, ils en ont une joye interieure qui se respand jusques sur leur visage. S'ils font des austeritez, ils ne les publient pas, ils ne chantent point des injures à leur Prochain pour le convertir, ils ne le reprennent qu'avec douceur et ne le perdent point dans l'esprit de tout le monde. C'est une maniere d'agir dont les Tartuffes ne se peuvent deffaire et qui passe pour un des plus grands crimes que l'on puisse commettre, puisqu'il est malaisé de rendre la reputation à ceux à qui on l'a une fois fait perdre, encore que ce soit injustement.

Comme la foule est grande aux Pieces de Monsieur de Moliere, et que c'est un temoignage de leur merite, l'Observateur qui voit bien que cela suffit pour le faire condamner, et qui combat autant qu'il peut ce qui nuit à son dessein, dit que la curiosité y attire des gens de toutes

parts ; mais que les gens de bien les regardent comme des Prodiges, et s'y arrestent comme aux Eclypses et aux Comettes. Ce raisonnement se detruit assez de soy-mesme, et l'on voit bien que c'est chercher de fausses couleurs pour deguiser la Verité. Moliere n'a fait que deux Pieces que les Tartuffes reprennent, dont l'une n'a pas esté joüée. Cependant nous avons egalement veu du Monde à douze ou treize de ses Pieces ; il faut bien que le merite l'y attire, et l'on doit estre persüadé que toute la France a plus de lumieres que l'Autheur des Observations du Festin de Pierre. Si l'on regardoit ses Pieces comme des Eclypses et des Comettes, on n'iroit pas si souvent ; il y a longtemps que l'on ne court plus aux Eclypses, on se lasse mesme des Comettes quand elles paroissent trop souvent. L'experience en fait foy, nous en avons depuis peu veu deux de suite à Paris ; et bien que la derniere fust plus considerable que l'autre, elle n'a trouvé parmy la grande foule du Peuple que fort peu de gens qui se soient voulu donner la peine de la regarder. Il n'en est pas arrivé de mesme des Pieces de Moliere, puisque l'on les a toutes esté voir avec le mesme empressement.

J'oubliois qu'il rapporte quelques exemples des anciens Comediens ; mais il n'estale pas leurs Ouvrages comme il fait ceux de Moliere. Sa malice est affectée, et il semble à l'entendre dire qu'ils n'ayent esté condamnez que pour des bagatelles ; cependant, s'il faisoit une peinture de leurs crimes, vous verriez que les Empereurs les ont punis de mesme que le Roy a recom-

pensé Moliere selon son merite. Il parle encore d'un Philosophe qui se vantoit que personne ne sortoit chaste de sa Leçon ; jugez de son crime par son insolence à le publier, et si nous ne punirions pas plus rigoureusement que ceux qu'il nous cite, un Coupable qui se vanteroit d'un tel crime. Ces exemples sont bons pour surprendre les ignorans; mais ils ne servent qu'à justifier Moliere dans l'esprit des Personnes raisonnables.

Je dois, Monsieur, vous avertir en finissant, de songer serieusement à vous. La Piece de Moliere va causer des desordres espouvantables, et le zelé Reformateur des Ouvrages de Theatre, le Bras droit des Tartufles, l'Observateur enfin qui a escrit contre luy, parle à la fin de son ouvrage comme un desesperé qui se prend à tout. Il menace les Throsnes des Roys, nous menace de Deluges, de Peste, de Famine, et si ce Prophete dit vray, je croy que l'on verra bientost finir le Monde. Si j'ose toutesfois vous dire ma pensée, je croy que Dieu doit bien punir d'autres crimes, avant que nous faire payer la peine de ceux qui se sont glissez dans les Comedies, en cas qu'il y en ait. C'est une vengeance que les Hypocrites, et ceux qui accusent leur Prochain, ne verront jamais; puisque leurs crimes estant infiniment plus grands que ceux-là, ils doivent les premiers sentir les effets de de la colere d'un Dieu Vengeur.

FIN

RESPONCE

AUX

OBSERVATIONS

TOUCHANT

LE FESTIN DE PIERRE

DE M. DE MOLIERE

A PARIS

CHEZ GABRIEL QUINET

au Palais, dans la Galerie des Prisonniers, à l'Ange Gabriel.

M DC LXV

Avec permission

RESPONCE

AUX

OBSERVATIONS

TOUCHANT

LE FESTIN DE PIERRE

DE M. DE MOLIERE

Ces anciens Philosophes qui nous ont soutenu que la Vertu avoit d'elle-mesme assés de charmes pour n'avoir pas besoin de partisans qui decouvrissent sa beauté par une eloquence estudiée, changeroient sans doute de sentiment, s'ils pouvoient voir combien les hommes d'aujourd'huy l'ont defigurée sous pretexte de l'embellir. Ils se sont imaginez qu'elle paroistroit bien plus aymable, s'ils en rendoient l'acquisition plus difficile et plus espineuse, et ce pernicieux dessein leur a reussi si heureusement, qu'on ne sçauroit plus passer pour vertueux que l'on ne se prive de tous les plaisirs qui n'ont pas la vertu pour leur unique objet ; et comme ils se sont apperçeus que la Comedie en estoit un puissant, qu'elle mortifie moins les sens qu'elle ne les divertit, ils l'ont depeinte comme

*

l'ennemie et la rivale de la Vertu. Ils pretendent qu'elle soit incompatible avec les plaisirs les plus innocens : et ainsi de cette familiere Deesse, qui s'accommode avec les gens de tous mestiers et de tous aages, ils en ont fait la plus austere et la plus jalouse de toutes les Divinités.

L'Autheur à qui je responds, est un de ces sages Reformateurs; mais comme il est encore apprentif dans le mestier, il n'oze pas condamner ouvertement ce que nos Predecesseurs ont tousjours permis; il s'est contenté de nous faire la guerre en renard, et lorsqu'il a voulu nous monstrer que la Comedie en general estoit un divertissement que les gens de bien n'approuvoient point, il en a pris une en particulier, où son addresse a supposé mille impietez pour couvrir le dessein qu'il a de detruire toutes les autres. On a beau luy dire que puisqu'il ne doit pas respondre de la candeur publique, il devroit laisser à nos Evesques et à nos Prelats le soin de sanctifier nos mœurs, il soutient que c'est le devoir d'un Chrestien de corriger tous ceux qui manquent, et sans considerer qu'il n'est pas plus blasmable de souffrir les impietez qu'on pourroit empescher, que d'ambitionner à passer pour le Reformateur de la vie humaine, il vient de composer un Livre, où il se declare le plus ferme appuy et le meilleur soustien de la Vertu; mais ne m'advoüera-t-on point qu'il s'y prend bien mal, pour nous persuader que la veritable devotion le fait agir, lorsqu'il traite Monsieur Moliere de *Demon incarné*, parce qu'il a fait des Pieces gallantes, et qu'il n'em-

ploye pas ce beau talent que la nature luy a donné, à traduire la vie des Saints Peres?

Il s'est si bien imaginé que c'est une charité des plus Chrestiennes, de diffamer un homme pour l'obliger à vivre saintement, que si cette maniere de corriger les gens pouvoit avoir un jour l'approbation des Docteurs, et qu'il fust permis de juger de la bonté d'une ame par le nombre des Autheurs que la plume auroit descriez. Je responds de l'humeur dont je le connois, qu'on n'attendoit point après sa mort pour le canonizer. Ce n'estoit pourtant pas assez qu'il aymast la Satyre pour vomir contre Monsieur de Moliere, comme il a fait; il luy falloit encore quelque vieille animosité ou quelque haine secrette pour tous les beaux esprits; car quelle apparence y a-t-il qu'il paroisse à ses yeux un Diable vestu de chair humaine, parce qu'il a fait une Piece intitulée: *Le Festin de Pierre?* Elle est, dit-il, tout à fait scandaleuse et diabolique; on y void un Enfant mal elevé, qui replique à son Pere; une Religieuse qui sort de son Couvent, et à la fin ce n'est qu'une raillerie que le Foudre qui tombe sur ce debauché.

C'est le bien prendre, en effet; vous avez tort, Monsieur de Moliere; il falloit que le Pere fust absolu, qu'il parlast tousjours sans que le Fils osast luy dire mot; que la Religieuse, bien loin de paroistre sur un Theatre, fist dans son Couvent une penitence perpetuelle de ses pechez, et cet Athée supposé n'en devoit point eschapper; ses abominations, toutes feintes qu'elles estoient, meritoient bien pour leur mauvais exemple une punition effective. L'intrigue de

cette Comedie auroit esté bien mieux conduite, s'il n'y avoit paru pour tous personnages qu'un Pere qui eust fait des leçons à son Fils, et qui eust invoqué la colere de Dieu pour l'exterminer lorsqu'il le trouvoit sourd aux bonnes inspirations.

Nostre Autheur trouve que la morale en auroit esté bien plus belle, et les sentimens plus Chrestiens, si ce jeune eventé se fust retiré de ses debauches, et qu'il eust esté touché de ce que Dieu luy disoit par la bouche de son Pere; et si on luy monstre qu'il est de l'Essence de la Piece que le Foudre ecrase quelqu'un, et que par consequent il nous faut supposer un homme d'une vie dereglée, et qui soit tousjours insensible aux bons mouvemens, luy dont les soins ne butent qu'à la conversion universelle, nous repliquera sans doute que l'exemple n'en auroit esté que plus touchant, si mal-gré cet amendement de vie, il n'avoit pas laissé de recevoir le chastiment de ses anciennes impudicitez. Helas! où en serions-nous, si les convictions et les penitences ne pouvoient desarmer la main de Dieu, et que ce fust pour nous une necessité indispensable d'en venir à la punition au sortir de l'offense! Mais pouquoy Dieu nous auroit-il fait une Loy de pardonner à nos ennemis, s'il n'avoit voulu luy-mesme la suivre? Et puisqu'il nous a dit qu'il voudroit que tout le monde fust heureux, ne se contrarieroit-il point en nous laissant une pente si naturelle pour le mal, s'il ne nous reservoit une misericorde plus grande que nostre esprit n'est foible et leger? Nous devons croire qu'il est juste et non vindi-

catif; il punit une ame egarée qui persevere dans ses emportemens; mais il oublie le passé, quand elle s'est remise dans le bon chemin. Tombez donc d'accord que Monsieur de Moliere ne vous a point donné de mauvais exemple, lorsqu'il a fait paroistre un jeune homme qui avoit tant d'antipathie pour les bonnes actions; le dessein qu'il a eu est celuy que doivent avoir tous ceux de sa profession, de corriger les hommes en les divertissans; il a fait l'un et l'autre, ou du mois il a tasché de montrer aux meschans la necessité qu'il y a de ne le point estre, et le Foudre qu'on entend sur le Theatre nous asseure de la bonté de son avertissement.

Je prevois que vous m'allez dire ce que j'ay leu dans vostre Critique, que ses termes sont trop hardis, et qu'il semble se mocquer quand il parle de Dieu; mais quoy, ignorez-vous encore qu'un Comedien n'est point un Predicateur, et que ce n'est que dans les Chaires des Eglises où l'on monstre les larmes aux yeux, l'horreur que nous devons avoir pour le peché. Je sçay qu'il n'est jamais hors de saison d'avoir de la veneration pour les choses sacrées, et qu'elles doivent estre en tous lieux, ce qu'elles sont sur les Autels; mais changent-elles de nature ou de condition lorsque l'on change de terme ou de ton pour en parler?

Je ne pretends point icy vous prouver que les vers de Monsieur de Moliere sont pour les jeunes gens des instructions paternelles à la vertu; mais je veux vous monstrer clairement que les esprits les plus mal tournez n'y sçauroient trouver la moindre apparence de vice; et puis-

que chacun sçait que le Theatre n'a point esté destiné pour expliquer la sainteté de nos Mysteres, et l'importance de nostre salut, ces sages Reformateurs si fort zelez pour nostre Foy, n'ont-ils pas mauvaise grâce de blasmer la Comedie, parce que les meschans la peuvent voir sans changer d'inclination, et ne devroient-ils point se contenter que les vertueux n'y prennent point de mœurs pernicieuses, et qu'ils en sortent tousjours les mesmes?

Je le pardonne pourtant à ces conscientieux qui reprennent par un veritable motif de devotion, et quoyque les vers de Monsieur de Moliere n'ayent rien d'approchant de l'impieté, je ne sçaurois m'emporter contre eux, puisqu'il n'en veulent qu'à ses Ecrits; mais lorsque je vois le Livre *de cet Inconnu*, qui sans se soucier du tort qu'il fait à son Prochain, ne songe qu'à s'usurper une reputation d'homme de bien, je vous advouë que je ne sçaurois m'empescher d'eclater, et quoyque je n'ignore pas que l'innocence se deffend assez d'elle-mesme, je ne puis que je ne blasme une insulte si condamnable et si mal fondée.

Il pretend que Monsieur de Moliere est un scelerat achevé, parce qu'il a feint des impietez. N'est-ce pas là une preuve bien convaincante, et quoyqu'il sçache bien que de quelque nature que soient les crimes que nous avons commis, nous devons toujours avoir de la confiance à la misericorde de Dieu, et par consequent ne desesperer jamais de nostre salut, il soustient qu'il n'entrera jamais dans le Paradis, parce qu'il a supposé des sacrileges et des abominations dans son Festin de Pierre.

Vous pouvez voir par ce raisonnement, si la Critique, comme il dit, estoit necessaire pour le salut public, et si la moralité et le bon sens sont tout entiers dans son son discours, puisqu'il nous donne lieu de conclure qu'il vaut mieux estre meschant en effet qu'en apparence, et qu'on a plustost le pardon d'une impieté reelle, que d'une feinte.

Cher Ecrivain, de peur qu'en travaillant à vous attirer cette reputation d'homme de bien, vous ne perdiez *celle que vous avez d'estre fort habile homme et plein d'esprit,* je vous conseille en amy de changer de sentiment; puisque Dieu lit dans le fond de l'ame, vous devez sçavoir qu'il ne se fie jamais aux apparences, et que par consequent il faut estre coupable en effet, pour le paroistre devant luy; ou bien, si vous avez tant d'aversion à vous dedire de ce que vous avez soustenu, ne faites point de scrupule de nous avoüer que vostre Livre n'est point vostre ouvrage, et que c'est l'envie et la haine qui l'ont composé.

Nous sçavons bien que Monsieur de Moliere a trop d'esprit pour ne pas avoir des envieux; nos interests nous sont tousjours plus chers que ceux d'autruy, et je suis si fort persuadé qu'il est fort peu de gens dans le siecle où nous sommes, qui n'aidassent au debry de leurs plus proches voisins, s'il leur devenoit utile ou profitable, que les coups les plus injustes et les plus inhumains ne me surprennent plus. Puisque vous apprehendez que *les productions de vostre genie, tout sublime qu'il est,* ne perdissent beaucoup de leur prix, par l'eclat de celles de

Monsieur de Moliere, si vous les abandonnez à la rigueur d'un jugement public, n'est-il pas juste que vous ayez quelque ressentiment du tort qu'elles vous font ; et quoy que ses vers ne soient remplis que de pensées aussi honnestes qu'elles sont fines et nouvelles, doit-on s'estonner si vous avez tasché de monstrer à nostre illustre Monarque, que ces Ouvrages causoient un scandale public dans tout son Royaume, puisque vous sçavez qu'il est si sensible du costé de la Pieté et de la Religion. Il est vray que vostre passion vous aveugloit beaucoup ; car depuis, ce grand Prince si Chrestien et si Religieux, ne s'eclaire que par luy-mesme; vous deviez considerer que les matieres les plus embroüillées estoient fort intelligibles pour luy, et que par consequent vos accusations ne serviroient que pour convaincre d'une malice d'autant plus noire, que le voile que vous luy donniez estoit trompeur et criminel.

Mais aussi, s'il m'est permis de reprendre mes Maistres, je vous feray remarquer que vous laissastes glisser dans vostre Critique quelques mots qui tenoient plustost de l'animosité que de la veritable devotion; car me soustiendrez-vous que c'est par charité que vous l'accusez de piller ses meilleures pensées, de n'avoir point *l'esprit inventif* et de faire *des postures et des contorsions qui sentent plustost le possedé que l'agreable bouffon?* Il me semble que vous pourriez souffrir de semblables defauts, sans apprehender que vostre conscience en fust chargée, ou bien Dieu vous a fait des commandemens qui ne sont pas comme les nostres.

Il falloit, pour vous couvrir plus adroitement, exagerer, s'il se pouvoit, par un beau discours, la delicatesse et la grandeur de son esprit, le faire passer pour l'Acteur le plus achevé qui eust jamais paru ; et comme cet Eloge nous auroit persuadés que vous preniez plaisir de decouvrir à tout le monde ses perfections et ses qualitez, nous aurions eu plus de disposition à vous croire, lorsque vous auriez dit qu'il estoit impie et libertin, et que ce n'estoit que par contrainte et pour decharger vostre conscience que vous le repreniez de ses defauts.

Je vous aurois mesme conseillé de le blasmer fort d'avoir fait crier *mes gages, mes gages*, à ce Valet; on auroit inferé de là que vous aviez l'ame si tendre que vous n'aviez pu souffrir sans compassion que son Maistre, qu'on traisnoit je ne sçay où, fust chargé, outre tant d'abominations, d'une debte qui pouvoit elle seule le priver de la presence beatifique, jusques à ce que ses heritiers l'en eussent delivré. Ce sentiment estoit d'un homme de bien ; vous en auriez esté tout à fait loué, et pour edifier encore mieux vos lecteurs, vous pouviez faire une invective contre ce Valet en luy montrant quelle estoit son inhumanité de regretter plustost son argent que son Maistre.

Vous auriez bien eu meilleure grace de blasmer un sentiment criminel, et des lasches transports que vos oreilles avoient entendus, que l'impieté de ce Fils que vous connoissiez pour imaginaire et chimerique.

Voilà l'endroit de la Piece où vous pouviez vous estendre le plus; car vous m'avouërez,

quelque scrupuleux que vous soyez, que vous ne trouvez rien à reprendre dans la reception qu'on fait à Monsieur Dimanche. Il n'est pas plus tost entré dans la maison, qu'on luy donne le plus beau fauteuil de la salle, et quand il est près de s'en aller, jamais homme ne fut prié de meilleure grace à soupper dans le logis. Je me souviens pourtant encore d'un nouveau sujet que ce Valet vous donne de vous plaindre de luy. N'est-il pas vray que vous souffrez furieusement de le voir à table teste-à-teste avec son Maistre, manger si brutalement à la veuë de tant de beau monde? En cela je suis pour vous; je ne me mets jamais si fort dans les interests de mes amis, que je ne me laisse plustost guider par la justice que par la passion de les servir. Comme je vois qu'on ne sçauroit tascher de mettre à couvert Monsieur de Moliere d'un reproche si bien fondé, qu'on ne se declare l'Ennemy de la raison et le Protecteur d'un coupable, j'abandonne sans regret son party, puisqu'il n'est plus bon, et confesse avec vous que ce *Valet est mal propre et qu'il ne mange point comme il faut.*

Mais puisque vous me voyez si sincere, à mon exemple ne voulez-vous point le devenir? Soustiendrez-vous tousjours que Monsieur de Moliere est impie, parce que ses Ouvrages sont galants et qu'il a sçeu trouver le moyen de plaire?

On se seroit bien passé, dites-vous, des postures qu'il fait dans la representation de son Ecolle des Femmes; mais puisque vous sçavez qu'il a tousjours mieux reussi dans le comique que dans le serieux, devez-vous le blasmer de

s'estre fait un personnage qu'il a cru le plus propre pour luy? Ne nous dites point qu'il tasche d'expliquer par ses grimaces ce que son Agnès n'oseroit avoir dit par sa bouche. Nous sommes dans un siecle où les hommes se portent assez d'eux-mesmes au mal, sans avoir besoin qu'on leur explique nettement ce qui peut en avoir quelque apparence.

Monsieur de Moliere, qui connoist le foible des gens, a preveu fort favorablement qu'on tourneroit toutes ces equivoques du mauvais sens, et pour prevenir une censure aussi injuste que nuisible, il fit voir l'innocence et la pureté de ses sentimens, par un discours le mieux poly et le plus coulant du monde; mais il ne s'est jamais defié qu'on deust faire le mesme tort à son Festin de Pierre: et il s'est si bien imaginé qu'il estoit assez fort de luy-mesme, pour ne point apprehender ses Envieux, qu'il n'a jamais voulu luy donner des nouvelles armes en travaillant pour sa deffense, et comme j'ay connu par là qu'il n'avoit pas besoin d'un grand secours, j'ay creu que ma plume, toute ignorante et toute sterile qu'elle est, pouvoit suffire pour monstrer l'injustice de ses Ennemis.

Lorsqu'on veut monstrer la bonté d'une cause qui fournit elle seule toutes les raisons qu'il faut pour la soustenir, il me semble qu'il est plus à propos d'en laisser le soin au plus jeune Advocat du Barreau, qu'au plus celebre et au plus eloquent, et par la mesme raison qu'on croit plustost un Paysan qu'un homme de Cour, les ignorans persuadent beaucoup mieux que les plus habiles orateurs. Il est si fort ordinaire à

ces Messieurs les beaux Esprits, de prendre le meschant party pour exercer la facilité qu'ils ont de prouver ce qui paroist le plus faux, qu'ils ont creu que cette reputation feroit un tort considerable à l'Ouvrage de Monsieur de Moliere, s'ils escrivoient pour en monstrer l'innocence et l'honnesteté; et d'ailleurs, comme ils ont veu qu'il n'y avoit point de gloire à remporter, quelque fort que fust le raisonnement qu'ils produiroient, ils en ont laissé le soin aux plumes moins interessées que les leurs.

J'ay donc creu que cela me regardoit, et comme je n'avois encore rien mis au jour, je me suis imaginé que c'estoit commencer bien glorieusement, que de soustenir une cause où le bon droit estoit tout entier. Dans toute autre matiere que celle que j'ai traitée, j'aurois eu lieu d'apprehender que comme le sentiment des ignorans est tousjours different de celuy des gens d'esprit, on eust creu que Monsieur de Moliere n'avoit point eu l'approbation de ceux-cy, puisque je lui donnois la mienne; mais le Festin de Pierre a si peu de conformité avec toutes les autres Comedies, que les raisons que l'on peut apporter pour monstrer que la Piece n'est point honneste, sont aussi bien imaginaires et chimeriques, que l'impieté de son Athée foudroyé. Jugez par là, Monsieur de Moliere, s'il ne m'a pas esté bien aisé de prouver que vous n'estes rien moins que ce que cet Inconnu a voulu que vous fussiez; mais comme il ne demordra jamais de la mauvaise opinion qu'il veut donner de vous, à ceux qui ne vous connoissent point, il y a lieu d'apprehender encore quelque chose de bien fascheux, il ne se sera pas plustost ap-

perçeu que les gens de bien sensez ne sont point de son sentiment, lorsqu'il pretend que vous soyez impie, qu'il va vous prendre par un endroit où je vous trouve bien foible; il vous fera passer pour le plus grand Goinfre et le plus mal-propre de tous les hommes. Il *vous reconnut fort bien à table sous cet habit* de valet, et par consequent il aura autant de tesmoins de vostre avidité pour les ragouts, que vous eustes d'admirateurs de ce Chef-d'œuvre. Il faut pourtant s'en consoler, on a tousjours mauvaise grace de s'opposer aux devoirs d'un Chrestien.

Il vous laisseroit sans doute en repos, si ce n'est qu'il a leu qu'il falloit publier les defauts des gens pour les en corriger. Je trouve cette maxime bien conçeuë et fort spirituelle, et de plus, le succez m'en paroist infaillible; quand on compose un Livre qui diffame quelqu'un, tant de differentes personnes sont curieuses de le voir, qu'il est bien mal-aisé que parmy ce grand nombre de Lecteurs, il ne se rencontre quelque homme de bien qui ait du pouvoir sur l'esprit du decrié, et c'est par là que l'on le tire peu à peu de son aveuglement. Il a creu vous devoir la mesme charité; mais si par hazard il arrive que ceux qui liront ce qu'il a fait contre vous, connoissent qu'il s'est mespris, et qu'ils ne viennent point vous faire de leçons, ne laissez pas de luy sçavoir bon gré de son zele; et puisqu'il vous en couste si peu, servez-luy sans murmurer de moyen pour gagner le Paradis Ce sera là où nous ferons tous nostre paix.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE DES MATIÈRES

pages

Notice bibliographique V

Observations sur une comédie de Molière intitulée le festin de pierre. . . . 1

Lettre sur les observations. 23

Responce aux observations. 51

FIN DE LA TABLE

239M5-C

14

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
JUN 1978
Échéance

DEC - 2 1971

OCT 10 76

FEB 27 1991
18 FEV. 1991

13 MARS 1998

11 MARS 1998
27 MAI 1998
27 MAI 1998

JAN 26 1999
01 FEV 1999

a39003 002188182b

CE PQ 1831
.R6 1869
C00 ROCHEMONT, B OE
ACC# 1353012